Dangereuse à courtiser : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 42

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-181496

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

rents qui n'ont pas eu la consolation de leur dire un dernier adieu.

Quand on a vu, dans nos ambulances improvisées, ces pauvres soldats en proie au typhus, chercher autour d'eux, dans leur agonie, un regard ami et murmurer, sur leurs lèvres décolorées et déjà froides, le nom d'un père, d'une épouse ou d'une mère, on s'attristerait à la pensée qu'aucune marque de souvenir ne soit consacrée à leur dépouille sur la terre étrangère.

Nous apprenons aussi qu'un obélisque haut de 21 1/2 pieds a été élevé dans le canton de St-Gall sur les tombes de 45 internés. Le socle haut de 8 pieds, orné d'inscriptions, est en marbre noir ; sur ce socle se trouve, reposant sur huit obus, le véritable obélisque haut d'environ 12 1/2 pieds ; le tout est surmonté d'une croix en métal.

L'épingle.

L'auteur, d'ordinaire, commente
De grands sujets dans ses écrits;
Moi, je prends celui que je chante
Dans les infiniments petits.
C'est à l'épingle que ma lyre
Va s'attacher à cet instant;
Oui, messieurs, vous avez beau rire,
Je trouve ce sujet piquant.

Contre plus d'une tentative
Et plus d'une témérité
L'épingle est l'âme défensive
Qui sait protéger la beauté.
Malgré sa petite structure,
En se cachant sous le fichu,
Plus d'une fois par sa piqure,
L'épingle a sauvé la vertu.

Aux humains bien que nécessaire,
A peine on daigne se baisser
Quand l'épingle tombant à terre
Il s'agit de la ramasser.
Mais malgré sa mine chétive,
Et tout en l'estimant fort peu,
Chacun veut, en définitive,
Tirer son épingle du jeu.

Simple et modeste, elle se cache
Sous la dentelle et le satin;
Aux gens toujours elle s'attache,
Malgré leur injuste dédain.
Brune, blonde, laide ou jolie,
D'elle ne saurait se passer.
Aussi malgré sa modestie,
L'épingle finit par percer.

La fille-oiseau.

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage,
Et ne chérit que la cage
Qui lui servit de berceau.
Sa gaîté, son badinage,
Ses caresses, son ramage
Font croire que tout l'engage
Dans un séjour plein d'attraits;
Mais ouvrez-lui la fenêtre,
Crac, on le voit disparaître
Pour ne revenir jamais.

Dangereuse à courtiser.

II

Annita ne semblait avoir aucune des mauvaises qualités attribuées à son père, toutefois elle tenait de lui un courage intrépide jusqu'à la témérité, et un amour sauvage pour la liberté. Affable et complaisante avec tout le monde, elle vivait retirée dans sa maisonnette où son père était bien rarement ; elle évitait, avec un soin particulier, tout contact avec les jeunes gens du village. Rêveuse, elle restait, des journées entières à contempler les sommités majestueuses des montagnes, mais elle disparaissait à l'instant, si quelque jeune homme, enchanté des beaux yeux de la fille du chasseur, prenait pour but de promenade, le sentier qui longeait l'habitation de Marco.

Le vieux papa encourageait sa fille dans cette manière d'agir. Il ne lui parlait des jeunes gens de P..., qu'avec un mépris mal déguisé, et, si Annita eut voulu le croire, elle fut restée persuadée que ce n'était qu'un tas de scélérats.

Jusqu'au moment où commence notre récit, ce système d'éducation avait porté les fruits désirés. Annita, avec sa fierté dédaigneuse, avait réduit au désespoir les pauvres garçons du village.

Le prince des montagnes, roi des chasseurs, s'avança d'un air soucieux et à grands pas, vers les hauteurs, tandis que sa jeune compagne, les yeux brillants de plaisir, le suivit d'un pas léger et plein d'élasticité.

Après avoir gravi, pendant assez longtemps, une rude montée, le couple singulier atteignit le sommet d'une montagne sauvage. L'infatigable grimpeur s'arrêta sur l'étroite crête de la cime, puis jeta en arrière un coup d'œil sardonique sur sa fille qui, point du tout accoutumée à des efforts de ce genre, était restée quelques pas en arrière, toute haletante. « Viens voir ! » dit en souriant le chasseur à sa fille ; et, la prenant par la main, il l'amena droit au bord du rocher. Arrivée là, Annita ne put retenir un cri d'épouvante ; sous ses pieds, le roc descendait à pic, à un bon millier de pieds ; et, au bas, s'ouvrait un abîme.

Quant à notre chasseur, il se mit tout tranquillement à plat ventre, sur l'étroite crête ; et, le corps penché, plus d'à moitié sur l'abîme, se mit à épier les chamois. Pas la moindre trace d'effroi ni de vertige ne se montra sur son visage de marbre. Cet homme était bien décidément familier avec toutes les horreurs de la montagne. Tandis qu'il avait les yeux fixés dans l'espace, Annita entendit un bruit insolite dans l'air, qui tenait du sifflement et de la bourrasque ; s'étant retournée, elle poussa un cri perçant, en voyant un énorme lammergeyer s'avancer, en planant, avec la rapidité de la flèche, droit au-dessus de sa tête. Marco se releva avec une parfaite indifférence pour voir ce qui effrayait sa fille ; il suivit un moment, d'un œil pensif, le puissant roi des airs, qui, traçant des cercles toujours plus grands, s'éloigna, et finit par disparaître derrière un pic, en poussant un cri de colère.

— Tu m'as sauvé la vie ! dit-il, au bout d'un moment, à sa fille terrifiée. Le vieux chasseur, prononça ces mots, avec un calme suprême et sans que rien, dans sa voix, trahît la plus légère trace d'émotion. « Une des manies de cet oiseau, » poursuivit-il, avec la même tranquillité, « est de saisir les chamois, les bœufs et les hommes, avec ses puissantes serres, pour les précipiter dans l'abîme. Ton cri l'a détourné de son projet. Et, maintenant, allons-nous-en ! Il n'y a rien à faire ici !

Et sans s'inquiéter des pierres qui roulaient, à droite et à gauche sous ses pieds, le chasseur suivit la crête de la montagne, accompagné d'Annita silencieuse et pensive. La chasse

de la journée ne lui paraissait nullement heureuse. Tout autour d'elle, couraient, entre les pierres, la gélinote blanche, à la taille élancée. Ci et là, elle voyait au loin, un couple de chamois, paître sur une pente abrupte, mais quand son père et elle, marchant à petit bruit, arrivaient à la portée du fusil, un fort sifflement se faisait entendre des rochers d'alentour. C'étaient les marmotes, habitants ordinaires des cavernes, qui faisaient entendre leur cri d'avertissement, puis se retiraient en toute hâte dans leur trou. Le rusé chamois connaît ce cri, bien qu'il ne soit pas poussé à son intention, il en profite, et prend la fuite, avec la rapidité de la pensée. La nuit approchait, et notre chasseur n'avait pas encore brûlé un grain de poudre. Annita tombait de lassitude.

Le père ne faisait pas semblant de s'en apercevoir, bien qu'il ne cessa d'observer attentivement sa fille. Il descendit quelque temps, pour remonter ensuite une pente presque impossible à gravir. Arrivés sur le plateau, ils aperçurent, dans la brume, un gros animal aux poils hérissés, qui venait au-devant d'eux. Annita se serra, avec angoisse, contre son père. Mais celui-ci, adressa quelques paroles à l'animal qui se livra à des gambades de joie. C'était le gros chien d'un berger de Bergame, qui gardait, en ces lieux son troupeau.

Marco s'avança vers la cabane du berger, dont il ouvrit la porte sans s'annoncer, et réveilla le jeune homme déjà endormi. Celui-ci, regarda avec surprise, de ses grands yeux noirs, la belle Annita. Enfant solitaire de la montagne, il y avait des mois qu'il n'avait vu une face humaine, il salua amicalement les visites qui lui arrivaient, découvrit les braises de son foyer, et jeta dessus des morceaux de racines de pin. Une flamme brillante ne tarda pas à pétiller, et il offrit à ses hôtes du lait et du fromage de brebis.

Sur la région où nos gens se trouvaient, presque à deux pas des neiges, un bon feu n'est point à dédaigner, tout aussi peu qu'un lit de foin aromatique de la montagne. Le berger se hâta d'en préparer pour Marco et Annita.

La jeune fille était si lasse qu'elle ne tarda pas à s'endormir. Les efforts de la journée l'avaient brisée. Sans doute, elle rêva quelquefois d'abîmes sans fond, et se réveilla en sursaut, mais ce fut pour retomber dans un profond sommeil.

Le lendemain, le soleil dorait à peine les sommets des montagnes, que le vieux chasseur, tout équipé, se trouvait déjà debout devant le lit de sa fille. Celle-ci ouvrit des yeux égarés, ne sachant d'abord ni où elle se trouvait, ni de quoi il s'agissait. Un simple regard de son père, la remit au fait; elle se hâta de secouer les débris de foin attachés à ses vêtements, de rajuster sa chevelure, fit un bout de toilette à laquelle le chasseur n'assista pas sans impatience. Enfin ils prirent congé du silencieux berger bergamasque et sortirent. Ce dernier suivit longtemps de l'œil Annita, qui ne montrait pas la moindre fatigue et qui, légère comme un chamois, finit par disparaître derrière le rochers.

Le temps était magnifique, et les pointes des glaciers brillaient comme des pierres précieuses. Annita en éprouva un véritable ravissement; elle trouva que, sur les hauteurs, on respire beaucoup plus facilement que dans la plaine, et que la marche y est si aisée que l'on croit effleurer le gazon, comme si une puissance amie, invisible vous transportait par dessus l'herbe courte, parsemée de pierres. C'est, du reste une impression connue de tous ceux qui parcourent nos Alpes. Un sentiment indescriptible de paix, vient remplir l'âme, l'esprit aime à prendre son essor dans l'espace, à planer sur l'immensité, à mesurer l'infini du ciel bleu.

(A suivre.)

Un charcutier adressant à la Municipalité de Morges une requête pour l'agrandissement de l'abattoir des porcs, terminait ainsi sa péroraison :

« Oui, Messieurs, quand on tue deux ou trois cochons, nous sommes tous les uns sur les autres! »

Une dame qui professait des opinions politiques très avancées et lisait avec enthousiasme les écrits des grands démocrates, expédia une circulaire à tous les champions les plus ardents de sa cause, afin d'obtenir de chacun d'eux quelques cheveux en souvenir. Toute son ambition consistait à pouvoir réunir ces cheveux dans un album, comme des timbres-poste ou des autographes.

Plusieurs de ces messieurs s'empressèrent de satisfaire à cette louable intention; mais un d'entr'eux, cependant, se trouva placé dans le plus cruel embarras. Son crâne était complètement dépouillé. Il se tira de ce mauvais pas par un trait d'esprit :

« Madame, répondit-il, je suis désolé, il n'y a pas mèche! »

Un Anglais fume flegmatiquement son cigare sur le pont du navire. En levant les yeux il reconnaît, dans un groupe de passagers, un Français très aimable, qu'il avait vu plusieurs fois à Trouville et avec lequel il avait échangé quelques paroles. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre, et, après un « Enchanté de vous voir » l'Anglais dit à son compagnon :

— Je me rends à Brighton.

— Et moi à Londres.

— Comptez-vous y passer la saison?

— Cela dépendra. Vous savez, les affaires...

— Ne voyagez-vous pas pour votre plaisir?

— Oh! non. Je ramène un jeune anglais dans sa famille.

— Seriez-vous son précepteur?

— Non, monsieur.

— Où est-il donc ce jeune homme?

— Il est en bas.

— Priez-le donc de monter; nous causerons quelques instants.

— Impossible; il est mort.

— Mort!

— Oui, il est dans un cercueil de plomb. Mon métier est de transporter les cadavres des riches personnages qui meurent en France et de les rendre à leurs familles. C'est une excellente industrie. Si monsieur avait jamais besoin de mes services.

L'Anglais regagna sa cabine et ne remonta plus sur le pont jusqu'à Douvres.

Le *Messager des Alpes* nous apprend que le drapeau blanc a été hissé sur la Tour-Carrée du château d'Aigle; c'est là le signe qu'il n'y a plus aucun détenu dans les prisons de district. Le concierge peut prendre à l'aise ses vacances de vendanges et n'a point l'air de se plaindre de l'abandon de ses pensionnaires. On raconte qu'un de ses prédécesseurs, dans une circonstance pareille, n'en prit pas aussi gaîment son parti.

« L'est onna vergogne, disait-il, dé vère coumeint lo mondo sé conduit; ie né pequa nion. »

Les personnes qui s'abonneront au *Conteur* pour l'année 1872, recevront ce journal gratis jusqu'au 31 décembre.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELISLE.